

Jean-Pierre Rochat

**Chaque jour
une histoire**

**Jeden Tag
eine Geschichte**

**français/deutsch
übersetzt von Yves Raeber**

verlag die brotsuppe

Jean-Pierre Rochat
Chaque jour une histoire

verlag die brotsuppe



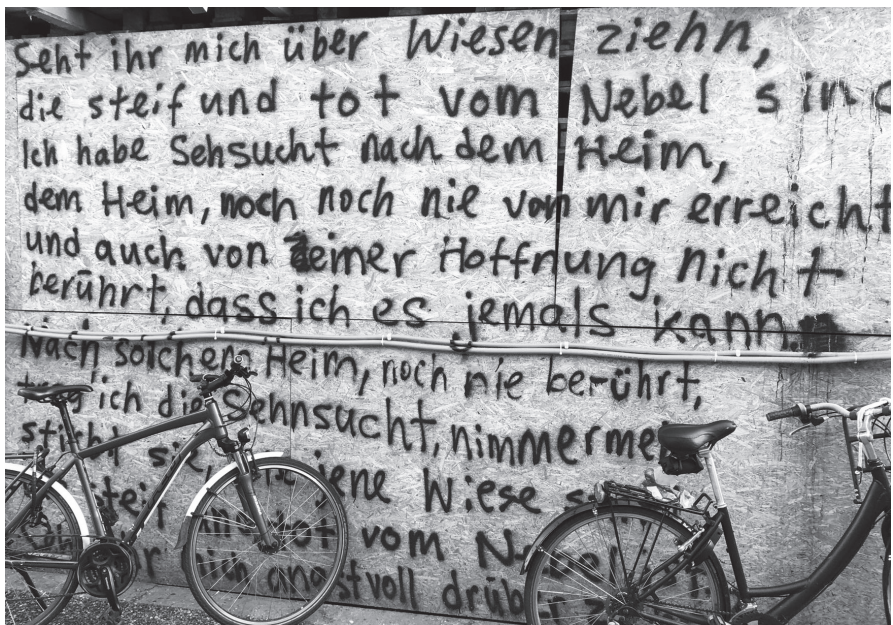
Jean-Pierre Rochat

Chaque jour une histoire

écrit pendant la Sculpture
Robert Walser de Thomas Hirschhorn

verlag die brotsuppe





Chaque jour j'écirai une histoire

À commencer par celle du loup et de la belle femme tellement elle était belle que le loup... le loup rien, le loup s'en foutait qu'elle soit belle, le loup n'y voyait que du feu si elle était belle ou pas, le loup était dans son parc c'était dimanche, il y avait plein de gens dans le zoo, des familles et des familles beaucoup d'enfants et des mamans pour garder les enfants et des papas pour garder les mamans, cependant peu de monde pour voir les loups, les deux loups, l'un là et l'autre là-bas. Et la belle femme et son gardien, un homme grand, fort, beau, sans doute beau pour la belle femme qui allait avec. Moi non. Moi je suis enfermé en moi comme le loup dans son parc, je ne peux que désirer la belle femme sans aller au-delà des fils électriques qui délimitent mon espace vital minimum. J'ai beau dire comme le loup je suis un grand poète des steppes de l'Oural, je hurle la nuit et on vient me dire ta gueule tu vas réveiller les lions juste à côté. Enfin, un peu plus loin, et les lions ont le sommeil léger dans cette Afrique à fric, huit francs le paquet de frites, le dimanche.

J'en reviens à la belle femme croisée chez les loups, devant la fosse aux loups, c'était une métisse divine, éblouissante, éclatante, en photographiant les loups je l'ai prise, je vous montre mais on voit pas très bien ce

que j'ai pris, les loups, le loup ou une dame de dos, avec des cheveux longs blonds décolorés, faut deviner, j'en ai pris une meilleure chez les hippopotames mais sans la dame que je voulais vous montrer. Cette créature divine, de face, de mémoire, de stricte mémoire, il faut que je fasse un portrait de face, sans quoi à quoi bon se souvenir du loup, du loup des steppes blanc, blanc sale à moitié pelé, car qui pourrait brosser un loup ? l'amener chez la coiffeuse pour chiens ? non, les loups sont là derrière le fossé qui les sépare du public, ils témoignent, ils nous parlent d'un monde qu'on connaît pas nous qui n'avons pas les moyens de nous payer un safari-loups dans les Carpates, ils ont une carcasse de chèvre pour le dîner mais ils n'y ont pas encore touché, peut-être ils font une grève de la faim pour protester contre leurs conditions de détention, ou tout d'un coup les loups sont devenus végans pour faire chier le public qui s'en fout. C'est vrai, il y a plein de monde chez les singes, chez les girafes, même chez les okapis, mais les loups on s'en fout. Heureusement il y a la belle dame et son portrait de face pour mettre l'accent sur le loup, celui qui est debout, l'autre dort, il rêve à la lointaine steppe, ses pattes frémissent comme s'il courait dans les espaces infinis de sa terre natale. De face la dame a les yeux couleur mocca, grands ouverts comme les deux tubes d'un tunnel autoroutier qui rentre dans son cerveau, je m'y suis mal pris, mauvaise comparaison, comparaison n'est pas raison, mais c'était pour dire à quel point elle avait des grands yeux qui me faisaient perdre la tête et sans

tête je dis n'importe quoi ; à son mari, ou partenaire, ou amant ou garde du corps, par exemple j'avais envie de dire : file ! va te faire bouffer par les loups et moi je sauve ta nana d'une mort certaine, mais c'était pas le genre de bonhomme à lâcher son morceau si facilement. De la dame je n'avais droit qu'à un regard oblique, les yeux dans les yeux c'était une affaire de micro-secondes, épaté par ce délicieux nez épatant, les lèvres, ce serait cliché de dire, d'écrire, pulpeuses, pulpeuses comme un fruit là comme un fruit sans pépins, le pépin, hein ! ce serait de se prendre un pain. Non, je suis un écrivain, pas un saint, mais un artiste, les mains sur ses seins, je dis au loup, à celui qui dort à poings fermés, rêvons un peu, faisons de la littérature avec ce peu d'espace que Dieu nous laisse entrevoir, tu vois un peu ses seins que Dieu nous laisse entrevoir, pourquoi Dieu ? Parce que Dieu est partout, même chez les loups.

19.6.2019

La lecture héroïque

Et s'il pleut ? avais-je demandé à la responsable, ça fait rien, s'il pleut, m'avait-elle répondu, la pluie est un personnage en soi. Bien, j'ai essayé de digérer la pluie en tant que personnage, c'était pas évident, paralysante, pour le moins. Et s'il reste que trois auditeurs sous un parapluie ? Ce serait une expérience unique, m'a-t-elle affirmé, pour eux, pour vous, à trois sous un parapluie, sûr qu'ils s'en

souviendraient toute leur vie : te souviens-tu ? quoi ? de la lecture où on était que trois guelus ? mais c'était déjà beaucoup pour un seul parapluie. Et moi, sans parapluie, le papier qui se mouille, héroïque ! je poursuis la lecture, je tiendrai, je détaille les détails, les virgules, les points, et si tout d'un coup il y a plus personne ? La directrice : continue ! vous continuez, les passants, les passagers du temps, s'ils vous aperçoivent, s'ils remarquent un type seul en train de lire sous la pluie la curiosité les appaçonnera, l'esprit de solidarité avec un être seul sous la pluie les motivera à venir vous écouter ! ou pas, ai-je pris le risque de suggérer. Elle s'est énervée : ou pas ! ou pas ! bien sûr ! avec des « ou pas » on va nulle part, on fait rien, on se tait, on va son chemin, indifférent aux autres, chacun son destin, putain ! Elle chauffait, comment la calmer, comment lui dire, que ouais, j'étais bien intentionné, qu'en pas loin de quarante ans d'écriture j'avais déjà vécu toutes sortes de lectures, en toute modestie, en insistant sur le caractère intimiste du principe de la lecture, je lui ai relaté une, deux anecdotes : dans un EMS par exemple où une honorable vieille dame a levé la main pour me dire : parlez plus fort c'est écrit trop petit pour moi ! Et tiens, il y a pas six mois, lors d'un salon du livre et de la presse, je lisais sous la tente des éditeurs romands, quand un concert de cor des Alpes a démarré de l'autre côté de la bâche, même en lisant à tue-tête les mots se perdaient dans l'écho des airs alpins. Ben voilà ! me dit-elle furieusement : et je suis sûre que vous avez abandonné ! Ben ouais, y avait plus aucun spectateur, je dis même pas

auditeur, parce qu'on m'entendait plus du tout, je sais pas comment y z'organisent leur truc. Elle m'a dit : ici ! c'est pas là-bas ! et elle a fait un geste qui désignait mon passé de lecteur incertain, ici c'est contre vents et marées, la motivation c'est votre cheval de bataille, vous vous devez de rester en selle ! Même si tout le monde s'en fout ? aïe, j'aurais pas dû poser cette question, c'était noyer toute la structure, c'était comme le cor des Alpes, ça bouchait l'horizon, assombrissait l'avenir, un troupeau de vaches traversait l'esplanade, des cloches, des beuses, des chèvres, une montée à l'alpage, des poules, des lapins. J'ai retiré ma question. J'ai dit que j'avais compris la leçon. Même s'il pleut, je maintiens le cap, au fond de moi j'allume un feu de bois. Pour la première fois elle a souri, sous cape, au sec, à moi de me mouiller.

20.6.2019

Une succursale des dieux

De façon récurrente depuis que je fréquente ce lieu public j'entends des critiques de gens qui disent que le dit lieu public n'est pas du tout à l'image de Walser homme discret et effacé. C'est faux, j'estime que c'est faux d'aller dégraisser Walser pour lui faire dire qu'il serait contre la Walser-Sculpture. Premièrement : une écrivaine, un écrivain, quelle qu'elle, quel qu'il soit, dès qu'elle ou il accepte d'être publié offre ses mots au domaine public, se met en danger d'être interprété par tout un chacun.

Même si une partie de l'œuvre de Walser a été publiée de façon posthume c'est quand même lui qui a porté ses trois manuscrits de romans chez l'éditeur et distribué ses nouvelles aux journaux ; ce n'est pas du tout un sacrilège, comme certains le prétendent de les remettre au grand jour.

Et si chaque jour de valeureux lecteurs convaincus lancent des mots, des mots de Walser comme des bouteilles dans la mer de devant la place de la Gare, dans la circulation, au milieu de passants indifférents, dans le brouhaha d'une ville contemporaine, je trouve ça tellement courageux, tellement émouvant, et j'y dis, à Walser, non mais tu les entends ? toi qui es mort gelé, si ça te dégèle pas le cœur ?

Deuxièmement on sait maintenant que tout le monde a pas toujours été sympa avec Walser et que son internement, me suis-je laissé dire, ressemblait bien à des mesures de contraintes, mesures pour lesquelles la classe politique s'excuse aujourd'hui face à tous ces gens qui ont subi l'ordre et la propreté morale d'une époque si proche qu'il y a encore plein de contemporains aujourd'hui. Alors pour moi, je m'exprime en mon nom, aucune tendance prosélyte ! La Walser-Sculpture est un monument précaire, précaire, j'insiste sur le précaire, rien à voir avec la Statue de la Liberté, une sculpture de la liberté, une sculpture de la liberté éphémère, sociale, populaire, un havre d'émancipation, tout d'un coup, une alternative au milieu de notre destin standardisé.

C'est maintenant qu'on vit au présent

En remontant la rue de la Gare, je descends du bus place du Général Guisan, le Général Guisan trône sur son cheval Parcival au milieu du giratoire, non, j'invente, quand j'étais gamin je croyais que le Général Guisan c'était mon grand-père il lui ressemblait, sur les photos, d'ailleurs l'autre jour, mon fils, en voyant une photo de Robert Walser vieux m'a dit : il ressemble au Général Guisan, c'est une époque où les vieux se ressemblaient avec leurs petites moustaches.

Bref, je descends du bus place du Général Guisan pour faire les derniers mètres à pied, lire de loin, entendre de loin, si vous savez pas pourquoi, pourquoi quoi ? si vous savez pas pourquoi Robert Walser il est si important arrêtez-vous ici, écoutez, elle lit du Walser, même si c'est en anglais celle qui lit en anglais a une si belle voix, même si je sais pas l'anglais j'écoute quand même un moment.

Ensuite je monte, côté promenade Walser, si vous attendez, les heures de rendez-vous sont marquées au-dessus de vos têtes sur un écriteau, Walser viendra vous chercher, il a pas le permis de conduire, il vous promènera à pied, le long de la Suze, les pigeons, le pavillon, tout ça c'est gratuit, du Walser tout craché.

Je passe sous l'écriteau et je monte, et tout de suite l'odeur, bois aggloméré – palette, c'est déjà devenu une

odeur familière, heimelig, comme quand tu rentres à la maison, comme si ta maison c'était une sculpture, et je me dis en pensant en marchant, c'est quand même un tour de force, du jamais vu, mais j'ai pas encore vu grand-chose, du jamais vu pour moi, se sentir à la maison à l'intérieur d'une sculpture ! Me rappelant, cette anecdote, croustillante, rapportée par un ami, les anecdotes étant dites pour être rapportées, de cette femme guidée par mon ami, lui ayant fait visiter toute la structure de l'exposition, la femme lui aurait demandé : oui mais où est la sculpture ?

Dans le ventre de la baleine, comme Pinocchio accompagné de Geppetto, dans le ventre de la baleine, c'est plus spacieux, c'est plein d'activités, ici c'est l'atelier sagex, c'est les logos des grandes marques horlogères qui fondent au soleil de l'éternité, tout est symbolique, tout est précaire, ici on mange, là on boit, là-bas on calligraphie du Walser à la baguette et à côté nouvel horizon autres baguettes, plus loin, même niveau Mademoiselle Lise Benjamenta (institut du même nom, page 33, collection L'Imaginaire, Gallimard) Mademoiselle Lise Benjamenta entre en classe à l'heure des leçons, une petite baguette blanche à la main.

On passe le pont, on domine le flux des passagers, on visite le Centre Walser, c'est le cœur du héros qui bat ici au rythme du ventilateur on visite les livres, à côté on peut les acheter, même si les droits d'auteur n'iront pas fleurir sa tombe ; un œil, un geste pour l'imprimerie, pour la cordiale bienvenue à l'aide aux démunis, plus

loin pour suivre, mais j'y reviendrai, on peut pas tout avaler d'un coup, on est pas sorti, on est parti,
c'est maintenant qu'on vit
au présent la suite à bientôt.

Du ch'ni

Que peut-on faire ici ?

Ce n'est pas un parc d'attractions, ce n'est pas un lieu de consommation matérialiste, c'est un endroit où on peut lâcher les petits poissons de la pensée sans prendre de risques. Utiliser la pensée, encourager le développement mental avec un moteur comme Walser, c'est lancer le bouchon très loin, provoquer un choc thermique mental avec la pensée de Walser tout d'un coup là devant l'imposante gare de pierres éternelles face au frêle esquif de radeau de la Walser-Sculpture.

Ici nous faisons la promotion de la lecture, ça ne fait pas beaucoup de bruit, ce n'est pas très spectaculaire, c'est intérieur, libre et intérieur, Walser c'est une proposition, Walserweg c'est un peu Wanderweg, les écriteaux jaunes, on est pas tenu de les suivre.

Si la vie vous impose, vous indispose, ici vous disposez de quelques tuyaux pour vous arroser le cerveau.

J'entends l'avocat du diable me persifler aux oreilles : faudrait quand même pas nous prendre pour des imbéciles, mais pas du tout, je suis le premier à reconnaître, si j'avais pas été intégré à ce truc je n'y aurais peut-être jamais mis les pieds, mais voilà j'y suis, et ça me plaît et

ça m'ouvre l'esprit, et je le dis, pas besoin de me faire la gueule pour ça, j'en vois qui me saluent plus depuis que je suis ici, tant pis,

tant pis, je suis écrivain, je compte sur vous pour me donner des idées, il faut toujours profiter de l'élan, de l'énergie de l'ennemi, pourquoi vous aimez pas ? parce que c'est du ch'ni ! que répondre à cet argument imparable, si seulement vous vous donniez la peine d'entrer dans ce ch'ni, mais vous avez pas le temps, le temps c'est de l'argent et ici on en a pas, c'est que du ch'ni, dites-vous, et comment les autorités peuvent-elles tolérer ça !? parce que notre ambassadeur de la pensée de Walser a su se montrer convaincant, et que les cons vaincus se sont trouvés minorisés. Mais le temps n'est plus à la politique, le temps est à la visite, j'en vois ils hésitent, si c'est pas un piège des fois, si c'est pas un repère de gauchisss ou de drogués, la méfiance est de mise, misez plutôt sur la curiosité, vous prenez pas beaucoup de risques à vous forger une idée personnelle en ouvrant une petite fenêtre du calendrier de l'Avent de la postérité.

D'après une citation reprise au vol du théâtre de Robert Walser, voici la citation : « Les personnes intègres n'ont pas forcément leur place dans l'art. S'il veut produire quelque chose d'intéressant, l'artiste doit faire appel à un démon. Les anges ne sont pas artistes. » (Robert Walser)

J'ai demandé à Hirschhorn quel était son démon, habituellement il m'a répondu que c'était son secret. J'ai eu de la chance, il aurait pu me renvoyer la question, sur le moment, sur le moment j'ai pas le sens de l'à propos, j'aurais été bien embêté de faire le malin. A tête reposée, maintenant, entre deux yeux, je me pose la question, ayant déjà soutenu que beaucoup d'artistes souffrent d'une fêlure quel est mon démon ? Mes maîtres, mes maîtresses ne pouvant servir de démons, non, je dirais le démon, qui est aussi un virus, le démon de l'écriture qui vient à trois heures du matin me sortir du lit, un long maigre qui me pousse vers la cafetière, et qui, plus je suis mal tourné, plus se réjouit, il dit ça va chauffer, j'ai aucune confiance en moi, il me dit fous-toi de ça, t'as qu'à tracer si ça te convient pas, et je remplis des pages comme d'autres enfilent des palettes avec conviction pour montrer que ça peut marcher, le démon c'est lui qui vient nous fouetter l'esprit, qui décortique notre conditionnement, c'est le mouton noir qui sort du troupeau pour vous faire courir dans la nature ! découvrir la nature de l'esprit individuel. Le démon ! ça n'a pas

besoin d'être un méchant loup, ça peut être un tout petit démon de rien du tout, faut juste qu'il dérange, qu'il vous pousse un peu à côté de la ligne blanche du conformisme et déjà, l'esprit un peu dérangé réveille les endormis du quotidien.

22.6.2019

Monsieur Connard

Il est venu de loin, sur son nuage première classe, pour nous chier dessus, en toute bonne conscience, sa conscience est un rouleau de papier hygiénique qui n'a encore jamais servi, blanche sa conscience, blanche comme sa race.

Avec toute la bonne conscience de sa race, son arrogance, son mépris, sa bouche qui suce les mots avec suffisance, il est venu nous demander si nous n'étions pas conscients que ce que nous faisons ici c'est du brico jardin complètement hors niveau artistique. Parce que l'art pour Monsieur Connard c'est pas ça, c'est son droit le plus strict d'avoir une définition de l'art qui exclut les artistes vivants, les artistes en marche, les artistes qui trouent les barrières de l'art.

Monsieur Connard, je l'appelle comme ça parce que jamais il se reconnaîtra sous les traits d'un connard, il est largement au-dessus de ça, il est au-dessus de la mêlée des artistes populaires, même s'il en fait son beurre, mais ça c'est autre chose.

Monsieur Connard s'est permis de téléphoner sur son portable pendant que Thomas Hirschhorn se donnait la peine de lui expliquer sa conception de l'art, Monsieur Connard tu es d'une arrogance, ton mépris ! merci, il définit tellement bien ton parti ! Thomas a encore parlé des moments de grâce, que nous vivons tous ici, Monsieur Machin en a rien à branler. Monsieur Machin, parce que j'en ai marre de faire rimer connard avec art, c'est plus marrant au bout d'un moment, surtout quand Monsieur Connard – je-sais-tout-sur-l'art demande ce que cette construction de planches mal jointes a à voir avec Walder, vous avez bien entendu, il a dit Walder ! Walser, Monsieur, avec un s, comme Walser, pas Walder, Monsieur, pour votre information.

Du palais en palettes

Aujourd'hui c'est la page blanche, mais j'aime bien la page blanche parce qu'elle est traversée par toutes sortes de personnages, tant que la page est blanche la pensée vole d'un portrait à l'autre, on se dit celle-ci, celui-là, comment parler d'elle, qu'est-ce qu'elle nous inspire, qu'est-ce qu'elle m'inspire, si c'est ses dents, elle a de si belles dents, moi qui n'ai plus de dents je suis toujours impressionné par celles des autres, je pourrais raconter comment je me suis cassé mes dents, mais je suis fatigué d'exploiter mes exploits, j'aime mieux tirer parti de ceux des autres, et ici par exemple, d'entrer dans la tête des constructeurs de cette œuvre d'art interactive, qualifiée

de « caprice d'un ado névrosé » par un élu de droite, je me dis oui on a tous frôlé l'art brut en construisant une cabane dans les arbres, mais ici sa réalisation sur la place de la Gare nous remplit de bonheur, au bonheur de ceux qui se laisseront perdre un moment de temps perdu et retrouvé dans une dimension qu'ils n'avaient pas prévue.

Heureusement, il y a plein de raisons d'écrire heureusement, heureusement il y a les pas de Walser qui nous conduisent dans la neige, non, jusqu'ici, encore, cette citation, on abuse de citations, mais c'est la situation, au bout de la démarche il y a les citations, celle-ci, je viens de découvrir, je cite : « Le plus urgent, c'est de rester paisiblement soi-même. »

Heureusement, j'insiste, j'étais un peu frustré, j'aurais pas voulu, on parlera plus tard des frustrations ; quand je passais devant la gare je me disais : j'aurais dû, je devrais participer à la construction, heureusement il y a des écrivains, contemporains, José Gsell, il m'a permis d'entrer dans son journal de la construction de la sculpture, la construction jamais terminée, disons le temps du chantier où il a gardé un Hirschhorn en forme, au coin des pages, une épice, pour relever le goût, mais c'est José, c'est personnel, c'est sensible, c'est vivant, un souffle d'esprit individualiste au milieu de la construction du palais en palettes.

Encore

Encore, ce matin je me dis encore, une écrivaine m'a dit : vous utilisez beaucoup trop souvent le mot encore. Encore que, mais oui, je vais pas me gêner, toi chaque fois que tu penses encore tu dois chercher un autre mot, aussi, par exemple aussi mais aussi c'est pas encore de même, pareillement, autant également, moi non là où je voulais en venir, ce matin en me levant je me dis : c'est toujours la même chose, tu dois poser deux pieds par terre, encore une fois, et je me révolte contre le quotidien standard, ce matin j'ai posé deux mains par terre, bluffant mes sandales, déjà prêtes, en position, au pied du lit, le voilà ! pensent-elles, les sandales là, eh ben non ! ah ! ha ! j'ai posé les mains par terre, je suis parti sur deux mains, traînant les jambes derrière moi sur le lit et puis à quatre pattes vers la salle de bain.

Des enfantillages, non, c'est pour éviter les « encore », frapper la routine en plein cœur, se sentir vivre pendant qu'on en a un de cœur.

L'artiste, l'autre jour, devant un public très sceptique, voire agressif parlait des moments de grâce, très rares, avec sa main levée il essayait de montrer un moment de grâce, je vous montre un moment de grâce, mais c'est très difficile quand les moments de grâce c'est du perlimpinpin pour l'auditoire.

Quand même, heureusement il y a des fois des auditeurs collatéraux, ceux à qui on s'adresse pas et qui écoutent quand même, ceux de qui on peut dire : c'est

pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Cette définition de l'art, l'art est un moment de grâce, plus, c'est le chemin balisé vers un moment de grâce. J'avais pas compris ça avant, comme quoi il n'y a pas d'âge pour ouvrir son esprit à de nouvelles dimensions.

J'ai peur parfois de me surprendre en prosélyte opportuniste du coup je me lève en marchant sur les mains, je vais pas très loin, je suis plus si souple le sang me vient à la tête, je vois ma chambre à l'envers, je me casse la figure, mais c'est ça que je voulais, je voulais éviter le mot encore, tout en espérant qu'il y ait encore du café.

C'est ça, provoquer le moment de grâce, c'est tellement ambitieux, subtil, fragile, il fallait cette installation à but non lucratif, un labyrinthe exceptionnel, un déplacement du sérieux vers le pas sérieux sérieux, j'ai déjà utilisé ça, encore, mais attends, j'ai mieux pour illustrer les propos : Christian Gailly, «Les Evadés » : «Si vous et moi sommes capables de trembler d'émotion, eux aussi le sont, ils peuvent trembler et réagir », c'est pas sans espoir.

Rencontre avec Walser

Walser était un marcheur, remarquez à son époque les campagnes,

il marchait de Bienne à Berne de Berne à Fribourg, de Fribourg à Lausanne, de Lausanne à Genève, tout en marchant on discute, je suis rétrograde, je critique je dis font chier ces paysans avec leurs tracteurs de cent cinquante chevaux et leur glyphosate,

à l'époque je me dis, j'avais trois ans quand il est mort, les campagnes c'était joli, des gens, des chevaux, des villages, des auberges, l'auberge du Cheval Blanc, aujourd'hui fermée, avec une belle patronne, Walser se gêne jamais de dire que les femmes sont belles même si en ménage,

voilà, lui avec ses voix, moi avec les miennes, il entendait des voix, peut-être les nôtres,

je lui dis : vous êtes quand même vachement chaudement habillé pour marcher au soleil, mais à l'époque on pouvait fumer dans les auberges, commander de beaux cigares dans une boîte en bois, je lui en aurais offert un,

moi mes théories, mais c'était la pratique, l'agriculture de proximité, les descriptions sur les tableaux bucoliques, comment on va faire pour harmoniser notre rencontre,

supposons, me dis-je, je le rencontre à l'orée du bois, que puis-je lui dire ? ici c'est une prairie écologique, le paysan touche sept cent cinquante francs l'hectare mais il doit laisser dix pour cent de la surface en jachère comme bande refuge pour la protection de la faune et de la flore, la faune et la flore, j'essaie de communiquer, c'est pas facile, il a l'air rêveur rêveur, il fume, à l'époque tout le monde fumait, même les condamnés à mort on leur filait une dernière clope, même les non-fumeurs acceptaient, se disaient : ça me laisse deux minutes de plus.

Non, ici, la rencontre, je suis pas fou, lui non plus, je lui ai dit j'ai besoin d'idées pour continuer à écrire, il m'a regardé, peut-être il avait pitié, il était loin au-dessus

de ça, il a dit sept cent cinquante francs l'hectare et à vue de nez quelle est la surface de ce pré ? j'étais fier de mon coup d'oeil américain, j'ai fermé un œil, j'ai bluffé un peu, j'ai dit deux cent trente ares, il était plus attentif que j'aurais pu penser il a dit, ça nous laisse vingt-trois ares pour les petites bêtes.

Au fond du pré, entre la forêt et le pré, il y avait un chemin de campagne, un énorme tracteur est passé, le genre cité plus haut, avec plein de chevaux dans le moteur et une cabine climatisée là-haut où on voit à peine le chauffeur, dans un nuage de poussière jaune, ralentissant à peine en dépassant les promeneurs. C'est quoi ça m'a demandé Walser qui n'y connaissait rien, c'est pour aller sur la lune ? non, dis-je, c'est un John Deer traction quatre roues avec une faucheuse rotative. Il est resté songeur et quand il a vu l'énorme machine s'embrayer sur le pré fleuri il a dit et qu'arrive-t-il à toutes les petites bêtes qui n'ont pas le temps de se réfugier dans le dix pour cent restant ? ah ben ça, c'est à verser dans le cinquante pour cent des variétés disparues depuis votre belle époque, belle pour la nature, je parle pas des gens avec les gens.

Chère Colette

La lettre à quelqu'un qui ne viendrait pas

Je dis pas grand-chose, je suis un silencieux, alors souvent sans faire exprès je tombe dans la conversation des

autres, c'est deux dames qui disent devant moi je les domine d'une marche sur les escaliers du forum, une des deux dames demande à l'autre dame : et Colette elle vient quand ? et l'autre de rétorquer : ah mais Colette elle viendra jamais ! elle est complètement allergique à ça ! à quoi ? à ça ! Du coup je me dis , pourquoi j'écirais pas à Colette, que je connais pas, je sais pas qui c'est Colette, mais pour son information, pour satisfaire sa non-cu-riosity, pour apaiser quelque peu son énergie négative :

Chère Colette,

j'ai appris par ouï-dire que vous ne viendrez jamais visiter la Walser-Sculpture de Thomas Hirschhorn, je ne connais pas vos raisons, peut-être vous êtes allergique au bois, ou au scotch, ou à Walser, ou ... enfin bref, peu importe, ce qui m'importe c'est de vous envoyer une petite carte postale de cette île si lointaine pour vous qui ne la découvrirez jamais, même si vous y êtes cordialement invitée et que Thomas répète des « Bienvenue » chaque fois qu'il repère un nouveau visage. Premièrement question accès, même si vous venez pas je vous dis quand même, question accès si vous venez en chaise roulante il y a un ascenseur et des volontaires à votre disposition. Ensuite la ruche, où vous ne vous ferez jamais piquer, ni rien piquer, est constituée d'alvéoles culturelles et sociales, des petits mondes très accessibles, tous se référant plus ou moins à la pensée, à l'attitude mais ce serait plus juste de dire à l'ouverture de Walser et celle de Hirschhorn vers Walser, mais comme vous ne viendrez

pas je dois être plus précis dans ma description, je dois parler du charme de la grande cabane en bois placée au centre de la névralgie urbaine, l'art, cet art-là veut une remise en question, un point d'interrogation interactif.

Tu ne viendras pas, tant pis, qu'est-ce que tu vas louper ? un contact humain, une lecture, un regard sur l'histoire de cette ville, un journal local, des conférences, des plats exotiques, des promenades accompagnées, tout d'un coup je te tutoie, excuse-moi, je te connais pas Colette qui viendra pas, tu as sans doute d'autres activités au programme, tu pars en vacances, au mois de septembre le mirage aura disparu, tu pourras de nouveau parquer ta voiture, trente minutes au maximum. Chère Colette que je ne connais pas, ne m'en veux pas de t'utiliser comme témoin du spécimen sceptique, c'est juste que dans la bouche de cette dame qui parlait de toi tu avais l'air si rigide, si intransigeante que l'idée m'est venue de t'envoyer une carte postale ensoleillée, et jusqu'à maintenant nous avons été gratifiés de soleil pire qu'une station balnéaire, il y a aussi de beaux jeunes hommes et de belles femmes, je connais pas tes goûts, je te montre sur la carte postale, je voudrais pas que tu restes coincée sur les graffitis qui ne sont qu'une tapisserie instructive, il y a de la vie ici, c'est pas statique, chère inconnue sceptique,

bon baiser ensoleillé

de la Walser-Sculpture.